

## LE PRINCIPE DU CERF-VOLANT

Jacques Eglem

Notre histoire commence en l'an de grâce 1629, année où mes aïeux devinrent, sans le savoir, sujets de sa majesté Louis XIV. Cette année-là, Robert Cavelier de la Salle annexait, à la Couronne de France, un immense territoire s'étendant des grands lacs jusqu'au golfe du Mexique, qui, glorieusement et naturellement fut baptiser du nom de Louisiane.

Près de cent-vingt ans plus tard, toujours sans s'en apercevoir, ils furent américains ! Napoléon, ne voulant plus s'encombrer d'une aussi vaste que lointaine contrée, coûteuse à administrer, céda la Louisiane à Thomas Jefferson contre quinze millions de dollars seulement.

Les Français, qui ont erré dans nos régions, étaient plus des boucaniers, épris de liberté, poussés par leur goût de l'aventure dans une nature sauvage mais généreuse, que des baroudeurs zélés à nous imposer des lois étranges rédigées dans un langage abscond. Ils préféraient chasser, avec

nous, le bison ou profiter de doux moments en compagnie de nos filles. C'est ainsi que quelques-uns se marièrent et intégrèrent la tribu...

Celui qui, à la veillée, nous raconta cette improbable rencontre entre ces deux civilisations, était un Ancien, au passé de guerrier valeureux qui se nommait Labadie. Il descendait de quelque ancêtre né sur le sol de France. Cette France, pleine de mystères, malgré les récits détaillés de Labadie, que le temps rendait toujours plus fantastique d'une version épique d'un soir à la suivante.

Ce qui fut une lueur de curiosité devint un brasier inextensible d'aventures fantasmées. Mon cœur s'y enflamma ; un cœur qui battait sous le torse tatoué du jeune guerrier que j'étais, paré des trophées d'os et de griffes d'ours rassemblés en collier qui rappelait à tous, et d'abord à moi-même que j'avais l'âme conquérante et belliqueuse ainsi que la bravoure du chasseur. Cette exaltation me conduisit à ne consulter ni les Sages ni les augures, tel était impérieux mon désir d'aventure : Je pris la décision de partir à la rencontre de la France... L'autorité conférée par mes exploits de guerrier qui avait toujours défendu le droit les armes à la main, contribua à convaincre une douzaine des membres de la tribu de faire partie de ce formidable et homérique projet. Pendant quatre ans, soir après soir, nous imaginions les plans de notre départ vers une France cent fois rêvée : Nous nous rendrions à Saint-Louis en descendant le Missouri sur les mêmes radeaux qui nous servaient à transporter les fourrures et les peaux dont nous faisons commerce contre des armes et des articles de quincaillerie. Pendant quatre ans, jour après jour, nous amassions un trésor pour pourvoir aux frais d'un long voyage.

C'est par un matin frais du début de 1827 que nos radeaux chargés nous emportaient sur les eaux vertes du Missouri, dans un silence qui pénètre l'âme et invite à la méditation. Mais nulle

place aux regrets ni aux angoisses, seul l'appel de l'aventure le cœur des douze intrépides Osages. Le fleuve ne tarda pas pourtant de mettre notre témérité à l'épreuve : Près de Saint-Louis un radeau chavira et livra, aux eaux tumultueuses sa précieuse cargaison. Le Missouri engloutit fourrures, armes et bagages des occupants qui, les malheureux, réchappèrent aux eaux comminatoires. Certains virent là un mauvais présage, une annonce menaçante. D'autres interprétèrent cette mésaventure comme un avertissement des Dieux qui nous mettaient en garde contre notre excès de confiance dont nous avons fait preuve depuis trop longtemps et une invitation à plus de vigilance dans la poursuite de notre épopée.

Sans argent, nous errâmes dans Saint-Louis à la recherche du seul homme qui puisse nous aider : le chef des guerriers blancs, avec qui nous avons eu à faire dans le passé et qui avait fait montre d'autorité et de pouvoir. Il s'appelait David Delaunay. Il était né en France mais s'était installé à Saint-Louis depuis vingt-sept ans. Il servait les Etats-Unis au grade de Colonel. Nous obtinrent, non sans quelques difficultés, une entrevue au cours de laquelle je fis le récit de nos mésaventures et exposai le projet que nous chérissions. Delaunay prit un moment de réflexion avant de répondre favorablement... et à ses frais, à ce qui allait devenir notre entreprise commune.

Au moment d'embarquer sur le bateau à vapeur qui descendait le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, six des nôtres prirent peur à l'idée monter à bord de cet imposant bâtiment sifflant, soufflant, à grands bruits, d'immenses jets de vapeur. Pour eux, le voyage s'arrêta là. Pour nous autres (quatre hommes et deux femmes) nous embarquâmes sur « le Commerce » accompagné de Paul Loise, interprète Osage de père français et de notre bienfaiteur Monsieur Delaunay. Nous arrivâmes rapidement à la Nouvelle-Orléans où nous avons rendez-vous avec l'océan. Il surpassait notre imagination, par son immensité. Face à cet espace infini, celui que nous

surnommions « l'orateur » se sentit obliger de défier l'océan : « Toi, Fleuve, crois-tu nous effrayer ? Non ! Nous sommes partis de notre village pour aller voir nos frères les Français et tous les peuples de l'autre côté du grand lac. La Mort, seule, peut nous empêcher de faire ce voyage. » Malgré l'obsécration de l'orateur, le voyage fut long et pénible à bord du « New-England », navire américain sous le commandement du capitaine Hunt...

Le 27 juillet de l'an 1827, le « New-England » s'approchait des côtes françaises. Depuis le pont, quel ne fut pas notre étonnement en découvrant la liesse des français venus se masser sur les quais du Havre jusque sur les mats des bateaux à l'amarre, applaudissant ou criant sur notre passage. Notre arrivée avait été annoncée par Monsieur Delaunay par un moyen mystérieux qui nous avait devancés. A peine débarqués, il fallut faire appel aux forces armées pour nous frayer un passage au travers d'une foule dense et bruyante qui se bousculait. Nous prîmes une voiture qui nous conduisit à un hôtel de la ville où nous comptions trouver un peu de calme et de repos après cette arrivée triomphale mais mouvementée. Le hall de l'hôtel était déjà envahi de curieux impatients d'approcher de toucher « les sauvages rouges » comme ils nous avaient déjà baptisés.

Les jours qui suivirent furent plus calmes. Monsieur Delaunay avait organisé des réceptions chez les notables havrais et même quelques représentations dans une salle de spectacle toujours comble. Le reste du temps nous nous délassions ou nous promenions en calèche aux alentours du Havre, découvrant des paysages bien différents de nos, désormais, lointaines contrées... Que de choses aurons-nous à raconter ?... Par exemple : j'ai vu un être difforme que l'on appelle ici un « cul-de-jatte ». J'ai demandé à Delaunay si, sur ce continent, il existait un peuple disgracié par la Nature. Ma question provoqua des éclats de rire et je n'eus qu'une tape dans le dos pour toute

réponse... Nos femmes ont reçus de curieux présents : éventail, boucles et autres objets de toilette qui constitueraient, pour notre tribu, un trésor formidable autant qu'inutile.

Arrivés à Rouen le 7 Août, dernière étape, avant d'atteindre Paris, nous eurent droit au même accueil empressé ; si bien que nous dûmes débarquer du bateau à vapeur, une lieue après la ville. Aucun de nos déplacements ne purent, désormais, s'effectuer sans provoquer ces débordements jubilatoires d'une piétaille exaltée ; ce qui attestait de notre fulgurante renommée portée, organisée, régentée par le providentiel David Delaunay. Nous n'arrivions plus à prendre la mesure de ce rythme effréné dans lequel il nous entraînait d'étonnements en éblouissements. A le voir dépenser sans compter de manière jubilatoire et exaltée, pour ordonner notre ascension et notre, toute jeune, notoriété, nous savions que de ce mercatique dévouement il en retirait d'abondants bénéfices. Cela ne nous importait peu, nous étions comblés d'honneurs et de présents ...

Le 13 août, au matin, nous découvrîmes, dans l'hôtel «la Terrasse », rue de Rivoli, tout le luxe parisien : Colonnes finement ciselées, tapis épais et chatoyants, miroirs imposants et luminaires rutilants ornaient le salon où nous étions confortablement installés pour recevoir une dizaine de chroniqueurs en quête de « curiosités » pour affriander leurs lecteurs... L'événement était de taille « Les Osage reçus à la cour ». Nous étions à l'apogée de notre périple. Delaunay venait d'obtenir une entrevue auprès du Roi de France.

Charles X, ne nous reçut que le 21 août seulement, au château de Saint-Cloud mais avec le plus grand faste de la Cour. Après les prosopopées d'usage qui flattaient pompeusement la fidélité, le respect de la tribu Osage à la Couronne de France et à cette grande Nation, le Roi s'étant déjà

retiré nous fûmes accueillis par le Duc de Bellurme et quelques dames de la Cour auprès desquelles nous fîmes grand effet à en juger par les cris et les rires que nous suscitons...

La suite de notre aventure dépasse en surprises son illustre et mémorable exorde.

Quelques jours durent s'écouler avant que nous visitassions, à l'invitation de Monsieur Jean-François Champollion, le musée du Louvre. A la vue d'une rangée de statues de pierre blanche, notre aîné ne put retenir un retentissant éclat de rire. Il n'en fallut pas plus pour que la presse, qui prospérait, se railla de nous et de nos coutumes, sur l'air de « Quels sauvages ! Quels sauvages que ces Messieurs les Osage ... » qui se propagea dans toutes les rues de la capitale. Dès lors Monsieur Delaunay fut à la peine pour organiser des représentations dans des théâtres à demi vides où les cris d'étonnement, les applaudissements firent place à la gouaillerie et aux quolibets.

Aprement, le temps des triomphes et du prestige s'évanouissait. Notre protecteur en prit ombrage et se montra plus irascible et plus distant. Mais au regard de la confiance aveugle que nous lui exprimions, il jura de continuer de veiller, coûte que coûte, sur notre confort gageant sur de nouveaux projets qu'il mûrissait en secret... Nous ne les vîmes jamais se réaliser puisqu'un beau matin, Monsieur Delaunay disparut, emporté par la maréchaussée, venue en renfort pour l'arrêter et l'emprisonner pour des faits de grivèleries pour lesquels il avait été condamné avant son exil aux Amériques. Ce fut une grande tristesse et un grand désarroi... Nous n'entendions rien aux conventions de ce monde. Les affaires, le négoce, l'argent, c'était Delaunay. Et cela nous paraissait très bien ainsi. Privés de notre bienfaiteur providentiel, nous nous retrouvâmes démunis et perdus dans les rues de Paris qui, pour la première fois, se révélaient fermées et froides. Des milliers de

logis mais aucun pour nous. Nous abandonnions cette cité ingrate avec l'espoir de découvrir des lieux plus hospitaliers. Nous ne découvrîmes qu'une accablante et désolante vie d'errance sur les routes d'Europe. Nous connûmes la faim, le froid, et pire encore, l'humiliant quémandage auquel nous étions réduits. Guenilleux et amaigris, sur des chemins glacés qui ne menaient nulle part, nous marchions le jour et la nuit venue, pétrifiés par la froidure hivernale, nous dormions dans les bois.

La maladie emporta trois d'entre nous.

Nos pas fatigués sûrement conduits par quelque guide célicole, nous menèrent, en ce début de 1830, vers la région toulousaine où résidait un homme charitable et bienveillant que nous avions bien connu en Louisiane. Il s'agissait de Guillaume-Valentin Dubourg ; ancien évêque de la Louisiane et des deux Florides. Il était venu, aux Amériques, pendant quelques années porter la bonne Parole et convertir bon nombre d'entre nous. Monseigneur Dubourg venait d'être nommé évêque de Montauban. Une lueur d'espoir, un secours, un réveil de notre dignité ?...

A l'entrée de la ville, au bout d'un monumental pont de brique se dressait l'imposant Palais épiscopal. Le cœur battant, l'air grave, nous franchîmes le pont à pas lents et solennels: deux hommes et une femme en haillons s'avançaient cérémonieusement vers leur destinée...

A midi, propres et vêtus d'habits neufs, nous déjeunions à la table de notre hôte. Le repas bien que modeste nous parut un festin qui marquait la fin des errements de nos pas et celui de nos esprits. L'homme de bien nous écouta avec une attention humble, mesurée, méticuleuse. Il parla peu, pesant ses mots pour soutenir, avec bienveillance, notre récit. Il nous assura de son hospitalité

et de sa protection puis s'éclipsa discrètement. Nous vécûmes à Montauban dans l'effacement qui semblait être de mise à l'évêché. Cette discrétion affichée par Mgr Dubourg dissimulait son ardeur à la tâche. En quelques semaines, à peine, il sut toucher ses ouailles avec le récit de notre périple qu'il présentait comme une épreuve du Ciel qui devait maintenant s'achever dans la félicité et l'estime retrouvée. Dans chacune des paroisses du diocèse, il achevait son sermon en invitant les fidèles à la charité pour collecter la somme nécessaire pour rendre les valeureux Osage à leur terre. Il fallait que les Hommes finissent d'écrire de la meilleure des manières cet « évangile du jour ». Les fonds furent rapidement réunis et nous ne tardâmes pas à reprendre la mer pour l'ultime traversée... Celle qui nous emmène vers la plénitude divine et l'insignifiance de tout le reste...

A bord du bateau qui faisait routes vers les Amériques, au milieu de la multitude exaltée par l'Aventure promise, je passais de longues heures à méditer : Delaunay et sa cupidité nous avaient permis d'accéder au succès et à la gloire, au point de se croire l'égal des grands, d'en perdre le sens commun. Mais de quoi s'était-il joué ? De notre naïveté aveuglante ou de l'inconsistance des toquades de la société ? Mgr Dubourg nous avait offert la grâce: celle de vivre simples et dignes, reconnus par les autres comme les leurs. Pour être relevés il fallait être tombé...

A côté de moi, un jeune enfant lance au vent turbulent un cerf-volant coloré. L'enfant déroule sa bobine et le cerf-volant fier, admiré, s'élève haut, très haut dans les cieux. Pour monter encore, il tire sur la ficelle qui le retient. A cet instant, l'enfant lâche sa bobine. Le cerf-volant, que plus rien n'entrave, s'abat avec fracas. Il git sur le pont. D'une main assurée je le ramasse avant que le vent ne le pousse vers les abîmes de l'océan.

*le 28 oct. 15*